

TD 01 : LES ROUMIS ETRANGES ET LES ARABES PARESSEUX

Objectifs:

1. Connaître les personnages en présence dans un récit
2. Distinguer les termes donnés par l'auteur pour qualifier et décrire les colons et les Algériens
3. Identifier le conflit communautaire vécu par les écoliers en temps de colonisation
4. Distinguer le terme « paresse » selon les deux visions du monde en présence : arabe et occidentale.

Activité :

Lisez attentivement cet extrait du roman puis répondez aux questions suivantes :

1. Qui est le narrateur du récit ?
2. Quels sont les personnages en présence dans cet extrait ?
3. Par quel terme l'auteur qualifie-t-il les écoliers français ? Pourquoi ?
4. A quel jeu de mots l'auteur fait-il allusion en utilisant le terme « étranges » ? Quel est l'effet voulu ?
5. A quel jeu de mots l'auteur fait-il allusion en utilisant l'expression « parent pauvre » ? Quel est l'effet voulu ?
6. De quel conflit l'auteur décrit-il dans le premier paragraphe ? Expliquez.
7. Quel est l'incident qui est arrivé à l'élève Abdelkader ? Pourquoi le narrateur a-t-il pris position en sa faveur ?
8. Le terme « paresse » est interprété et même vécu différemment par les Arabes et les occidentaux d'après l'oncle du narrateur. Expliquez.

Les roumis étranges et les Arabes paresseux

À l'école, les choses se normalisèrent à partir de ma deuxième année. J'avais réussi à me fondre dans les rangs. C'est vrai, les petits roumis étaient des enfants étranges. Ils pouvaient vous accueillir à bras ouverts et vous rejeter tout de suite après l'accolade. Ils s'entendaient très bien entre eux. Il leur arrivait de se chamailler à la récré, de se vouer des haines implacables mais dès qu'un intrus se déclarait quelque part – généralement un Arabe ou un « parent pauvre » de leur propre communauté – ils se liguèrent en bloc contre lui. Ils le mettaient en quarantaine, se payaient sa tête et le montraient systématiquement du doigt quand un coupable était recherché. Au début, ils avaient chargé Maurice, un grand cancre belliqueux, de me persécuter. Quand ils s'aperçurent que je n'étais qu'une « chiffe molle » incapable de rendre les coups ou de geindre, ils me fichèrent la paix. Cependant, lorsqu'ils se découvraient d'autres souffre-douleur, ils me toléraient à la périphérie de leur groupe. Je n'étais pas tout à fait un des leurs et ils ne manquaient aucune occasion de me le rappeler. Curieusement, il me suffisait de sortir mon goûter de mon cartable pour les assagir ; ils devenaient d'un coup mes amis et me témoignaient un respect désarmant. Une fois le goûter partagé et la dernière miette avalée, ils me reniaient si vite que leurs volte-face me donnaient le tournis.

Un soir, j'étais rentré à la maison fou de rage. Il me fallait des explications, et sur le-champ. J'étais en colère contre Maurice, contre l'instituteur et contre l'ensemble de ma classe. J'avais été blessé dans mon amour-propre et, pour la première fois, je comprenais que ma douleur ne se

limitait pas à celle de ma famille et qu'elle pouvait s'étendre à des gens que je ne connaissais ni d'Ève ni d'Adam mais qui devenaient, l'espace d'un affront, aussi proches de moi que mon père et ma mère. L'incident s'était produit durant le cours. Nous avons rendu nos devoirs, et Abdelkader était confus. Il avait omis de s'acquitter du sien. L'instituteur l'avait saisi par l'oreille, fait monter sur l'estrade et présenté à la classe. « Pouvez-vous nous dire pourquoi vous n'avez pas de copie à me soumettre à l'instar de vos camarades, monsieur Abdelkader ? » L'élève pris en faute gardait la tête basse, écarlate de honte. « Pourquoi, monsieur Abdelkader ? Pourquoi n'avez-vous pas fait votre devoir ? » N'obtenant pas de réponse, l'instituteur s'était adressé au reste de la classe : « Quelqu'un peut-il nous dire pourquoi M. Abdelkader n'a pas fait son devoir ? » Sans lever le doigt, Maurice avait répondu dans la foulée : « Parce que les Arabes sont paresseux, monsieur. » L'hilarité qu'il avait déclenchée autour de lui m'avait broyé.

De retour à la maison, j'étais allé directement trouver mon oncle dans son bureau.

— C'est vrai que les Arabes sont paresseux ?

Mon oncle était surpris par l'agressivité de mon ton.

Il avait reposé le livre qu'il était en train de parcourir et s'était retourné vers moi. Ce qu'il avait lu sur ma figure l'avait attendri.

— Viens un peu par ici, mon garçon, m'avait-il dit en m'ouvrant ses bras.

— Non... Je veux savoir si c'est vrai. Est-ce que les Arabes sont des paresseux ?

Mon oncle s'était pris le menton entre le pouce et l'index en me dévisageant. L'heure était grave ; il me *devait* des explications.

Après avoir réfléchi, il s'était mis en face de moi et m'avait dit :

— Nous ne sommes pas paresseux. Nous prenons seulement le temps de vivre. Ce qui n'est pas le cas des Occidentaux. Pour eux, le temps, c'est de l'argent. Pour nous, le temps, ça n'a pas de prix. Un verre de thé suffit à notre bonheur, alors qu'aucun bonheur ne leur suffit. Toute la différence est là, mon garçon.

Je n'avais plus adressé la parole à Maurice, et j'avais cessé de le craindre. (pp 46, 47)

Yasmina KHADRA, « Ce que le jour doit à la nuit », extrait, pp. 46, 47